

avait bien plus souffert qu'on ne pouvait croire. L'eau pénétrait dans la cale en telle quantité que nous ne pouvions nous maintenir à flot que par le jeu constant des pompes. Dans cette situation désespérée, il fut résolu qu'on abandonnerait l'expédition et qu'on ferait route pour l'Angleterre. Quatre jours après, l'infortuné bâtiment quittait la baie Polaris (ainsi fut nommé le havre où il avait passé l'hiver). Entouré de glaces flottantes, à tout moment choqué violemment par des blocs énormes, le bâtiment fut amarré solidement à un iceberg. Nous dérivions lentement au sud avec le glaçon, la pompe d'épuisement travaillait toujours à rejeter l'eau qui se précipitait avec violence à travers un trou que nous ne pûmes parvenir à tamponner.

" Nous possédions trois embarcations, deux grandes et une petite ; comme la situation allait toujours s'empirant, nous résolûmes de nous confier à la glace et à nos canots. Ce fut le 16 août 1872 que nous commençâmes à transporter nos provisions sur la glace, et ce travail nous occupa jusqu'au 15 octobre. Nous choisîmes une place sur la glace pour y bâtir une cabane à 100 yards du bâtiment. Comme nous ne savions combien temps nous pourrions y rester, nous descendîmes presque toutes nos provisions de charbon, c'est-à-dire 25 à 30 tonnes.

" L'obscurité était si complète qu'on ne pouvait apercevoir un homme à la distance de 50 centimètres ; il neigeait à flots et le vent était si violent qu'il fallait lui tourner le dos si l'on ne voulait pas avoir le visage déchiré par la neige glacée.

" Dix-neuf personnes étaient débarquées, et l'on comptait dans ce nombre les Esquimaux Job et sa femme, Hans et sa femme, et trois enfants dont le plus jeune était encore. Ils rangeaient sur la glace tout ce que nous leur descendions le long des flancs du navire. Nous débarquâmes ainsi de la viande conservée renfermée dans des boîtes de fer blanc, toutes sortes de conserves, des pommes de terre, du thé, du sucre, du café et une grande quantité de vêtements.

" Bientôt la maison fut finie et tout le monde la trouvait si commode qu'on s'empressait d'achever sa tâche pour y ajouter quelque perfectionnement. C'est alors qu'arriva le désastre du 15 octobre. La tempête, ce jour-là, redoubla avec une force terrible et le vent fut si violent que le navire rompit tout à coup les amarres qui le retenaient à la glace sur laquelle étaient débarquées les provisions.

" Il faisait une nuit obscure et la neige tombait à flots si pressés qu'il était impossible de voir seulement à un yard devant soi. Nous fûmes emportés par l'ouragan à travers une mer relativement ouverte et nous nous attendions à chaque instant à être écrasés par les énormes blocs de glace entre lesquels nous passions et qui s'entrechoquaient à grand bruit. Nous espérâmes être entraînés dans la même direction que le bloc de glace où se trouvaient nos malheureux compagnons, mais il n'en fut rien : Je montai, dit Henri Chester, à la tête du mât, mais je ne pus rien apercevoir. Seulement, quand la tempête fut apaisée, je découvris avec ma longue vue un canot sur la glace qui avait été séparée en même temps que nous du bloc où était notre hutte, et nous ne pûmes jamais découvrir la trace des 19 hommes dont nous étions privés.

" Nous étions sur le bâtiment, il est vrai, mais nous envions le sort de ceux qui étaient emportés sur la glace. Ils avaient du combustible en abondance. Tout cela nous manquait, car le bâtiment était presque entièrement vidé et les hommes restés à bord qui s'attendaient à débarquer quelques heures plus tard, avaient même placé dans des sacs leurs vêtements les plus chauds, qui avaient été transportés dans la cabane. Du charbon, nous n'en avions plus assez pour mettre toutes les machines en mouvement ; un stock de viandes assez considérable, qu'on n'avait pas eu le temps de débarquer, était resté sur le pont.

" Quant au bâtiment, il était encore plus détraqué, plus déchiré par les chocs qu'il avait subis et, malgré tout notre désir d'économiser notre petite provision de charbon, il nous fallait rallumer le feu de la pompe, c'était le seul moyen de nous maintenir à flot.

" Nous gouvernâmes au nord, et nous ne pûmes faire que 120 milles en trente heures. Notre joie fut grande quand nous aperçûmes la petite île de Littleton. Résolus à ne plus rester sur le bâtiment qui pouvait s'enfoncer sous nos pieds, nous nous hâtâmes de débarquer tout ce qui pouvait nous être utile ; il fallut néanmoins continuer les feux, car le bâtiment se serait rempli avant que nous eussions fini de le décharger.

" Nous débarquâmes tout ce qui nous restait de charbon, environ quatre tonnes, ainsi que toutes nos provisions, et nous vîmes que nous avions à peu près pour quatre mois de vivres, sans compter ce que nous pensions nous procurer par la chasse. Nous choisîmes un endroit situé à environ un quart de mille du bâtiment. Il nous fallut trois jours pour réunir tous nos matériaux bien que nous eussions tous travaillé avec la plus grande ardeur. Mais il n'était pas facile de s'avancer avec un fardeau au milieu de monceaux de neige ou sur une glace rahoûsée.

" Le matin du troisième jour, nous avions tout mis dehors ; nous éteignîmes à ce moment le feu de la pompe à vapeur, et quand nous revînâmes au vaisseau, le lendemain matin, nous le trouvâmes rempli d'eau jusqu'à deux pieds du pont. Il est facile de comprendre que nous ne le regrettâmes pas, et notre séjour triste, lugubre, sans grand espoir, était cent fois préférable à la vie sur le *Polaris*. Deux jours après, nous fûmes tout joyeux de voir arriver à nous quelques Esquimaux qui campaient non loin de nous. Leurs traîneaux de chiens nous furent très utiles pour apporter jusqu'à notre hutte certains objets très-lourds que nous n'avions pu mettre en sûreté. Enfin ils nous donnèrent des bonnets et des gêtres de fourrures qui nous rendirent les plus grands services. C'est moi, dit Chester, qui fut nommé architecte et maître constructeur de notre maison, et, quelques jours après nous possédions une très-confortable habitation, une cuisine et un office reliés au bâtiment principal par un passage couvert. Nous ne voyions aucune chance de partir avant le printemps suivant ; aussi nous arrangâmes-nous pour un long hiver. Nous jouissions d'une santé véritablement étonnante, n'ayant eu qu'une petite attaque de scorbut.

" Si nous ne fûmes pas atteints plus sérieusement, il faut l'attribuer à la provision considérable des foies de morues dont nous avions gratifiés nos amis les Esquimaux. Hélas ! notre stock de charbon touchait à sa fin, ce fut notre première contrariété. Nous en rions maintenant, mais c'était avec tendresse que nous regardions notre provision diminuer, et lorsqu'il fallut entamer la dernière tonne, nous eûmes bien soin de n'en pas perdre le plus petit morceau et de passer toutes les cendres afin de ne pas laisser échapper la moindre escarbille. Bien que la saison ne fût pas rigoureuse, nous ne pouvions nous passer de feu, nous l'entretenions donc avec les espars et le grément que nous allions arracher au *Polaris*.

" Ce fut dans une de ces visites qu'il me vint à l'idée qu'il serait possible de construire une embarcation avec les planches légères qui couvraient les cabines des officiers. Ce fut un long et difficile travail ; le temps n'était pas favorable pour travailler en plein air, il n'y avait qu'un charpentier parmi nous, et les yeux dont nous mains et nos corps étaient enveloppés, de crainte d'être gelés, ne facilitaient pas notre tâche. À force de patience et de travail, nous parvînâmes à finir deux embarcations au commencement de l'été. À la fin de juin tous nos préparatifs étant achevés, tout ce qui pouvait nous être utile étant emballé dans nos fragiles embarcations, nous quittâmes la hutte où nous avions reposé nos têtes pendant plus de huit mois et nous primes la mer. Le capitaine Buddington et moi avions chacun le commandement d'une embarcation.

" Nous ne fûmes pas tout d'abord favorisés par le beau temps ; un vent violent s'éleva, la mer devint grosse et nous fûmes couverts pendant une journée de vagues énormes qui passaient au-dessus de nos têtes. Puis vinrent des neiges abondantes, à la suite desquelles nous tombâmes sur un vol nombreux de petits pingouins, dont nous abattîmes un grand nombre à coups de fusil. Nous fûmes obligés de les mangés crus, car nous n'avions pas de quoi allumer du feu, ce fut pourtant pour nous une agréable variété dans notre nourriture. Une corde goudronnée trempant dans l'huile nous servait de lampe, c'était le seul moyen de nous réchauffer le soir, lorsque nous nous réfugiâmes sur un glaçon, une tasse de thé parcimonieusement mesurée servait à réparer nos forces. Ainsi nous allions depuis vingt jours au gré des courants lorsqu'un bâtiment baleinier, le *Ravenscraft* nous aperçut et nous recueillit. Quelques jours après, nous fûmes transportés sur l'*Arctique*, qui, plus vaste, pouvait nous recevoir plus commodément. Nous étions sauvés."

" Le correspondant du *Daily Telegraph*, auquel nous empruntions ce lamentable récit, ajoute qu'il a causé avec le médecin qui a soigné le capitaine Hall dans sa dernière maladie, et il certifie qu'il est mort d'apoplexie. La jour même de son retour de son expédition en traîneau, il fut pris d'une première attaque ; il se rétablissait lentement, lorsqu'une seconde attaque le mit si bas qu'il ne tarda pas à mourir.

" Quant aux accusations qu'il aurait portées contre son équipage et le capitaine Buddington, le médecin les attribue au délire de la fièvre, car c'est à ce moment qu'il aurait dit non-seulement qu'il mourait empoisonné, mais aussi qu'une machine produisant du gaz bleu, inventée par un des matelots, avait été mise dans son lit et qu'on voulait le faire sauter.

" Enfin, malgré de si longues et de si pénibles traverses, le docteur Bessel a rapporté de nombreuses observations ainsi que les résultats de patientes recherches. Nous devons regretter qu'au moment où le *Polaris* fut violemment arraché par la tempête au glaçon sur lequel étaient débarquées toutes les provisions, un certain nombre de boîtes appartenant au docteur Bessel aient disparu dans la commotion générale. On nous annonce, cependant, une ample moisson de renseignements tendant à enrichir ces trois branches de la science : la géographie, le magnétisme et la météorologie.